

Le film « L'Apparition » de Xavier Giannoli, qui sort en salles aujourd'hui, confronte un journaliste interprété par Vincent Lindon au mystère de la foi.

Le réalisateur a réussi à bâtir un grand film de cinéma autour de ses doutes et de ses propres questionnements.

Dans un entretien à « La Croix », il explique son désir de traiter la question religieuse de manière intime, autrement que sur un mode politique ou sociétal, trop souvent polémique.

Vincent Lindon. Shanna Besson/
Memento Films

« Le doute ne devait pas être une limite mais une aventure »

entretien

Xavier Giannoli

Réalisateur

— S'il filme *L'Apparition* avec les codes de l'enquête et la dramaturgie du suspense, Xavier Giannoli confie que sa plongée dans le « grand mystère » a « fait bouger les lignes » en lui.

Votre film aborde la question de la foi par le biais des apparitions mariales. Pourquoi ce choix ?

X. G. : Ce n'est pas le premier film où je traite de religion. À *l'origine* est le premier mot de l'Ancien Testament, même s'il racontait l'histoire d'un escroc qui construisait un bout d'autoroute. Chacun de mes films porte la trace de mon éducation chrétienne, quelque chose qui a à voir avec la nécessité et le doute. C'est pourquoi je me suis arrêté, il y a deux ans, sur un article relatif à une enquête canonique sur un phénomène surnaturel – je crois qu'il s'agissait de Medjugorje – et à l'attente d'une décision du pape François. Parce que je suis un cinéaste et non un théologien ou un historien, j'y ai vu avant tout un sujet de film.

Qu'y a-t-il de cinématographique dans cette histoire ?

X. G. : L'enjeu d'une enquête canonique sur un phénomène supposé surnaturel, c'est de remettre des conclusions aux autorités ecclésiastiques qui leur permettent de trancher sur une manifestation de l'existence de Dieu. La confrontation de l'enquête sur une apparition mariale dans ce qu'elle a de plus concret et de plus journalis-



Galatea Bellugi dirigée par Xavier Giannoli. Sh. Besson/Memento Films

tique avec le grand mystère, ça c'est une situation de cinéma !

Pourtant vous n'apportez ni réponse, ni jugement sur ces phénomènes...

X. G. : Le doute ne devait pas être une limite mais une aventure. C'est la dignité du cinéaste de ne pas stigmatiser, de n'être ni dans le confort de la moquerie ni dans la facilité de l'exaltation. Ce qui m'intéressait, c'était d'aller à la rencontre d'une réalité, à travers une enquête documentaire et que, dans cette réalité, apparaisse l'intuition d'une transcendance. Est-ce que tout cela repose sur un mensonge, sur une vérité, est-ce que cela relève simplement d'une vérité humaine ? Je pars avec tout ça pour faire le film. Et la première phrase

que j'écris est de Kierkegaard : « Souvent la foi voyage incognito. »

En plein débat sur la laïcité, aborder un tel sujet n'est-il pas risqué ?

X. G. : La question des religions est trop souvent réduite à des considérations politiques et sociales, ou alors au fanatisme. La vulgarité, notamment médiatique, de ces débats par rapport à la noblesse du sujet créait en moi un manque. Je voulais m'en réapproprier la part intime, le traiter à hauteur d'hommes avec exigence mais sans complaisance. J'avais aussi envie de savoir où j'en étais par rapport à la foi. Et puis j'aime les paris impossibles. Tous mes personnages sont au fond dépassés par leur histoire.

Chacun, à sa façon, n'est-il pas un imposteur ?

X. G. : Ce n'est pas l'imposture qui m'intéresse mais la quête de vérité. La question est : à quoi peut-on encore croire ? Sur le plan politique, religieux, et même amoureux. Mon éducation chrétienne m'a laissé un désir de pureté et l'impression de vivre dans un monde moralement corrompu. Même si le personnage de François Cluzet dans *À l'origine* est un saulaud, même si Marguerite est folle, ils sont purs. Ce sont ceux qui les considèrent comme des imposteurs qui apparaissent corrompus.

Quel est votre rapport personnel à la foi ?

X. G. : Mes parents sont pratiquants. J'ai reçu une éducation chrétienne, je servais la messe, j'ai été scout. Tout ça était très important pour moi. Au même moment, j'ai découvert le cinéma. Quand j'allais au catéchisme, on parlait de la mort, de choses qui résonnaient en moi d'autant plus fort que je voyais des films qui m'en parlaient. Tout se mélangeait. Je n'ai pas le souvenir d'avoir douté à ce moment-là, ni d'un moment où je me suis dit « c'est fini » même si je n'étais plus pratiquant. À 20 ans, j'ai vécu un drame personnel mais ça n'a jamais vraiment été fini. Pascal dit : « Dieu travaille ceux qui le cherchent ». Quand je me souviens de cette époque, je n'ai en tout cas aucun souvenir d'insouciance, d'un rapport à la religion heureux ou épanouissant. Je me disais : « Qu'est-ce que c'est que ce monde ? Est-ce qu'il y a quelque chose ou pas ? »

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'institution ?

X. G. : L'institution n'est pas idolaire. La découverte du monde des enquêtes canoniques et de leur rigueur me l'a montré. La phrase que j'ai soumise à des amis prêtres et

qui autorise le film, c'est : « L'Église préférera toujours prendre le risque de passer à côté d'un véritable phénomène plutôt que de reconnaître une imposture. » L'aide et la lecture des ouvrages de Joachim Boufflet, un historien des religions, ont été capitales.

Il y a dans tout cela une beauté, un élan vers quelque chose qui, depuis l'enfance, m'a intéressé et, en même temps, de la tricherie, du fric... Ceux qui gravitent autour des apparitions mariales peuvent aller jusqu'à l'exaltation. La foi est aussi faite de cela.

Le film s'ouvre sur une explosion de Daech, se referme dans un camp de réfugiés syriens. Avez-vous voulu transmettre un message universel à travers les deux figures d'Anna et de Mériem ?

X. G. : Le nom d'Anna a des résonances juives, Mériem est musulmane. Je voulais rappeler que ces religions sont sœurs, là où il n'est aujourd'hui question que d'affrontements. Cette dimension politique traverse le film. J'espère qu'il dépasse ce point de départ chrétien et s'approche du sacré humain. J'ai lu les textes formidables de Jean-Claude Guillebaud et les écrits de René Girard. Si notre société réagit avec compassion au sort des migrants, c'est bien que les valeurs du christianisme ont triomphé. Ce qui m'amuse, c'est que certains puissent voir les catholiques comme des conservateurs, alors que la plus grande révolution progressiste de l'histoire de l'humanité a été la révolution chrétienne : avoir mis la victime au centre de la société. Ce qui a donné, des siècles plus tard, cette une de *Courrier international* : « Le pape, le dernier gaucho. » C'est fascinant.

N'avez-vous pas peur que le sujet du film rebute les non-croyants ?

X. G. : J'ai voulu avant tout ●●●



Galatea Bellugi. S. Besson/
Memento Films

••• filmer une enquête avec du suspense, et surtout pas un pensum ! Va-t-on savoir si Anna ment ou non ? Or, la vraie question est : faut-il une réponse ? La lecture d'Emmanuel Carrère m'a beaucoup inspiré, et cette phrase de *Royaume* : « *Je ne sais pas.* » Il n'y a pas de réponse, mais il ne faut pas que ce soit décevant. Il faut que cette absence de réponse ouvre sur le grand mystère et sur ce qu'est une foi moderne, libre et éclairée.

En modifiant votre rapport à la foi, ce film vous a-t-il transformé ?

X. G. : Oui, les lignes ont bougé. Je n'avais pas besoin de révélation, mais je pense avoir apaisé un tumulte adolescent, car la souffrance était toujours là. Un évêque à qui je demandais s'il aurait peur avant de mourir m'a répondu cette phrase admirable : « *J'espère que je ne me suis pas trompé.* » Cette phrase m'a bouleversé. J'ai compris que la foi est plus intéressante, plus complexe, plus ouverte.

Si quelque chose reste en moi, c'est l'évidence qu'il ne faut pas limiter le christianisme à un humanisme et à une générosité humanitaire idiote. Pas plus qu'il ne faut le réduire à une présence qui vous regarde, vous juge et vous opprime. Cela peut être épanouissant et heureux.

Recueilli par Céline Hoyeau et Céline Rouden

« L'Apparition », l'impossible vérité

— Dans ce film, sans doute son plus personnel, Xavier Giannoli confronte un journaliste à une jeune fille qui dit avoir eu une apparition de la Vierge Marie. Le réalisateur sonde le mystère de foi dans un monde où la quête de vérité est de plus en plus difficile.

L'Apparition ★★★
de Xavier Giannoli
Film français, 2 h 20

Réaliser un thriller à suspense sur une apparition, c'est le pari que relève Xavier Giannoli dans son nouveau film. Depuis *À l'origine* jusqu'à *Marguerite* en passant par *Supertar*, on savait déjà le cinéaste travaillé par la question du mensonge et de la vérité. Et taraudé par une éducation chrétienne qui le pousse vers des personnages en quête de sens, dont l'imposture n'est que le paravent à une aspiration à plus grand que soi. Trois ans après le succès critique et public de *Marguerite* (4 César et plus d'un million d'entrées), il ose avec *L'Apparition* aborder de front la question de la foi et

mêle pour la première fois, de façon intime, son cinéma et ses interrogations personnelles.

En confrontant un journaliste reporter de guerre, obsédé par les preuves, à la grâce d'une jeune fille de 18 ans illuminée par la foi, il croise le cinéma de Scorsese avec celui de Dreyer. Il nous entraîne sur les pas de Jacques Mayano (Vincent Lindon) dans une quête journalistique et spirituelle haletante, dont le spectateur, croyant ou non, ne ressortira pas tout à fait indemne puisqu'il lui faut accepter que certaines vérités sont parfois impossibles à trouver.

Journaliste à *Ouest-France*, de retour de Syrie où il a perdu un ami photographe dans une explosion, Jacques est prisonnier de sa peur. Elle se manifeste par une surdité partielle et des cartons masquant les vitres de sa maison où il s'est volontairement reclus. Un étrange appel du Vatican lui demandant de siéger dans une commission d'enquête canonique, destinée à évaluer les dires d'une jeune fille, Anna (Galatea Bellugi), qui affirme avoir vu la Vierge Marie, le pousse à sortir de son enfermement.

Divisé en chapitres, comme autant d'étapes de cette quête de vé-

Le film nous entraîne dans une quête journalistique et spirituelle haletante.

rité, le film commence comme une enquête documentaire. Elle conduit Jacques des sous-sols du Vatican, où l'on conserve dans le plus grand secret les archives relatives aux phénomènes supposés surnaturels, à un village des Hautes-Alpes où la ferveur des pèlerins se mêle aux marchands du temple. La description des embarras de l'Église comme de certains catholiques devant cet événement, l'ambiguïté des prêtres qui entourent Anna, les méthodes de la commission d'enquête ou le recours à des techniques scientifiques pour sonder le mystère reflètent le souci du réalisateur de se situer au plus près de la réalité.

Jusqu'à la rencontre entre Jacques et Anna qui fait basculer le film dans une autre dimension. Tandis que le tumulte grandit autour d'eux et que les pressions se font de plus en plus

fortes, leur relation s'approfondit, laissant la place aux questionnements et aux doutes. Ceux du reporter qui traque l'imposture mais aussi ceux de l'homme, touché par la sincérité de la jeune fille. La présence et le jeu tout en retenue de Vincent Lindon et de l'étonnante Galatea Bellugi font de leur confrontation un moment d'une rare intensité. À la matérialité du corps massif de Vincent Lindon, le réalisateur oppose la grâce de sa jeune actrice, diaphane et légère comme les plumes dont elle garnit les couettes fabriquées par le couvent où elle est novice.

L'urgence de Jacques à trouver des réponses alors qu'Anna semble dépassée par son histoire nous amène, sur un rythme de plus en plus fiévreux, jusqu'à un épilogue surprenant qui pourra déconancer certains. Mais pas ceux qui connaissent Xavier Giannoli et la capacité de son cinéma à interroger le monde et son humanité.

Dans ce film, sans doute le plus personnel, il a concentré toutes ses obsessions. Peu importe au fond la résolution de l'histoire, c'est le mystère de la foi se passant de preuves, qui le fascine. Cette « intuition d'une transcendance » qui le poursuit depuis l'enfance et s'est tôt mêlée à son désir de cinéma. Mais aussi la quête de vérité et de sens dans un monde hypermédiatisé où la frontière avec le mensonge a de plus en plus tendance à se brouiller. Céline Rouden

repères

Comment l'Église reconnaît les apparitions mariales

En 1978, la Congrégation pour la doctrine de la foi a publié des « normes pour procéder dans le discernement d'apparitions et de révélations supposées ».

Selon ce document romain, dès lors que l'autorité ecclésiastique locale est informée d'une apparition, elle doit mettre en place une enquête minutieuse pour la reconnaître ou non, et décider par la suite de permettre ou non la dévotion sur le lieu concerné. Plusieurs critères permettant de juger « avec une certaine probabilité » de la véracité d'un

fait guident le discernement de l'évêque dans sa décision.

Les critères dits « positifs ». La probabilité du fait rapporté, les qualités personnelles des personnes impliquées (équilibre psychique, honnêteté, rectitude morale...). Les fruits spirituels des apparitions sont un autre point d'évaluation.

Il y a aussi des critères « négatifs ». Des erreurs factuelles ou doctrinales, attribuées à Dieu ou à la Vierge Marie, par exemple. Autres éléments : la recherche du gain liée aux faits d'apparition, ou la commission d'actes « gravement immoraux » au moment des faits par le sujet et/ou ses soutiens.

sur-la-croix.com
En 2018, cinq films sur la foi catholique